

Le 22 janvier 1963, le président de la République française Charles de Gaulle et le chancelier allemand Konrad Adenauer signèrent le traité de l'Élysée. Après trois guerres (1870, 1914-1918, 1939-1945) et plus de 14 millions de morts des deux côtés du Rhin, ce traité scella officiellement la réconciliation entre les deux ennemis héréditaires du continent européen. Plus qu'un programme de coopération entre la France et l'Allemagne, ce traité ouvrait une nouvelle ère de paix et de rapprochement entre les citoyens des deux nations. Quarante ans après cet acte fondateur, l'existence des couples franco-allemands passe désormais par une barrière aux

yeux des jeunes générations. En 1963, à la signature du traité, ces unions n'étaient pas envisagées. Les souvenirs de la guerre étaient encore trop présents dans les mémoires. Quant à la période de l'Occupation (1940-1944), les relations amoureuses entre des femmes françaises et des soldats allemands étaient prohibées et lourdement sanctionnées. Pourtant, ces romances ont bien eu et ont permis à 200 000 enfants seraient mes de ces unions interdites et innovables. Soixante-trois ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, ces « fils et filles de bochs » comme on les a tristement insultés au sortir regroupés dans plusieurs associations comme Cœurs sans frontières ou l'Armée nationale des

enfants de la guerre (ANEG). Grâce à l'aide des bénévoles et aux recherches entreprises, au sein de Deutsche Dienststelle-West (les archives militaires allemandes, NDJ), certains ont retrouvé une trace de leur famille paternelle et ont pu rencontrer leurs frères et sœurs d'outre-Rhin. Une fois l'authenticité de leur filiation établie, quelques-uns ont demandé et obtenu la nationalité allemande. Ces historiens, doulos ou amateurs, ce sont celles de Françoise et d'Odette, deux septuagénaires valdoisiennes nées de pères allemands, qui ont accepté de témoigner pour l'Écho, le Rigolot.

Remain DAMERON

GOUSSAINVILLE

Françoise Lacroix : « Mon père ne m'a jamais connue »



Françoise Lacroix, avec la seule photo de son père qu'elle possède : celle de son frère militaire.

« Enfant, ma grand-mère me disait toujours "Tu as bien une tête de boche" mais je ne savais pas ce que cela voulait dire. » Françoise Lacroix a 60 printemps jusqu'à son adolescence pour que le visage se lise enfin sur ses origines. Goussainville depuis 1971, elle est née en 1943, à Barbery, dans l'Oise. Au début de l'Occupation, sa mère travailla dans les champs autour d'un château réquisitionné par les autorités allemandes. C'est là que le soldat Otto Dehmer, membre de l'organisation Todt le génie civil militaire de la Wehrmacht, enleva, remarqua cette jeune et jolie Française de 22 ans dans un terrain sombre amoureux. Neuf mois après leur brève idylle, une petite fille vivait au monde mais Otto ne verra jamais son enfant.

« Tout le monde connaissait mon existence »

• Françoise Lacroix, enfant de la guerre.

Françoise en a pris conscience bien après sa naissance. « Vers mes 17 ans, ma mère m'a annoncé que mon père était un soldat allemand. Je voulais le retrouver mais je ne savais pas comment faire. »

Durant toute son enfance, la jeune fille, fruit d'une union interdite, a été cachée dans le village. « Tout le monde connaissait mon existence et savait que j'étais la fille d'un Allemand. Ma mère a été dénoncée et condamnée à neuf mois de prison pour collaboration avec l'ennemi, cent-vingt-cinq francs de peine. Je n'ai jamais travaillé de "fille de boche". La seule réputation que j'ai subie venait de ma grand-mère. Elle était hyper-froide avec moi et elle m'intéressait d'aller dans le village. »

Pendant plusieurs années, Françoise vit avec ce lourd secret. « Je ne voulais pas en parler à ma mère pour ne pas la contraindre. L'idée de retrouver mon

père est revenue quand j'ai eu des enfants. » Pourtant, elle devra attendre 1991 pour connaître l'identité de son géniteur. Lors d'une conversation avec sa mère, celle-ci prend un bout de papier sur lequel elle couche des informations capitales. « Elle m'a enfin tout dit sur lui. Son nom, sa ville d'origine, à quoi il ressemblait... » En avril 1992, Françoise prend le train à deux mois et se rend à Pirmasens, la ville natale de son père. Sur place, elle apprend qu'il est décédé en août 1991. « On s'est touché de près, regrette Françoise. Mon père ne m'a jamais connue. Il est mort sans savoir que j'existais. »

Famille recomposée

Déçu, elle baisse les bras. Pas pour longtemps car, en 2007, dès les premiers jours de sa retraite, Françoise adhère à l'association Cœurs sans frontières qui regroupe d'autres enfants de la guerre. Elle contacte les archives de l'armée allemande, à Berlin. Quelques mois plus tard, elle reçoit, par courrier, le livret militaire de son père et une photo de lui. Le choc est rude. « Je savais enfin à quel il ressemblait. Pas de doute, c'était bien mon père. » Au terme de ses recherches, elle apprend également qu'Otto Dehmer a eu six enfants. Deux de ses fils vivent toujours à Pirmasens. Les 12 Malgré des démarches entreprises par Françoise pour contacter ses frères, ces derniers refusent de la reconnaître. « Ils ne veulent pas entendre parler de moi mais je ne désespère pas de les voir un jour. »

« C'est un très triste fils, six petits-enfants et une arrière-petite-fille. Elle rêve aujourd'hui d'une grande famille recomposée. » Prochaine étape : « Je vais me rendre sur le nombre de mon père, à l'atelier. L'essayer de parler à mes frères. »

R. Da.

SAINT-GRATIEN

Odette Leboucher : « Je devais porter ce secret toute seule »

Valdoisienne depuis plus de vingt ans, Odette vit aujourd'hui à Saint-Gratien avec son époux. A bientôt 70 ans, elle est la grand-mère de deux petits-enfants. Une vie de famille heureuse pour celle qui a dû attendre longtemps avant de connaître la vérité sur ses origines. Odette Leboucher vit le jour, en août 1963, à Saint-Barthélemy d'Anjou, au cœur des Mauges. Sa mère, âgée de 21 ans, est la fille d'un couple de commerçants du bourg. C'est dans la boutique de ses parents qu'elle rencontre le père d'Odette. Ce dernier a dix ans de plus qu'elle. C'est un soldat de la Wehrmacht, en garnison à Angers. Mûli dans le Sud-Ouest de la France, il repassera dans la région pour embrasser sa jeune dernière fille, avant de partir pour le front de l'Est. « J'ai eu très tôt que mon père était Allemand car ma mère et ma grand-mère disaient beaucoup de choses devant moi, se souvient Odette. J'y avais même une grande photo de lui dans une chambre. Je savais qu'il n'était pas nazi ainsi cet âge était très dur pour moi. »

Une nouvelle vie

À Saint-Barthélemy d'Anjou, l'histoire d'Odette est connue de tous. « Je n'ai jamais été insoumise ou victime de violence, affirme l'enfant de la guerre. Dans le village, ce se savait mais ça ne créait pas de problème. Ma mère a été astucieuse. Quand mes père est parti, elle disait qu'il avait été tué à la guerre et, au coup, les gens la plainaient. » Le temps passe et la mère d'Odette revient en France. À partir de ce moment, il ne fallait plus en parler. Ma mère demandait une nouvelle vie et je devais porter toute seule ce secret sur mes épaules. Adolescente, j'avais toujours envie de retrouver mon père. Je savais seulement qu'il était blond avec



Les frères et sœurs d'Odette lui ont donné plusieurs photos de son père et de sa famille allemande.

les yeux clairs comme moi. Les années passent. Odette fait sa propre vie. Elle se marie, a un fils puis des petits-enfants. Le secret est toujours là, enfoui. Jusqu'à ce 1^{er} janvier 2011 où elle saute le pas et part à la recherche de son père. Sur Internet, elle prend contact avec l'association Cœurs sans frontières. En questionnant sa mère, elle apprend deux informations essentielles : le nom et la ville d'origine de son père. Il s'appelle Otto Bollacker et vient d'Ilberstedt, en Basse-Saxe.

Double appartenance

Le 14 janvier 2012, Odette reçoit une réponse de sa sœur qui lui écrit : « Enfin ! Tu existes vraiment ! » Au son retour de captivité, Otto a expliqué à sa famille qu'il avait laissé une petite fille en France. « Sa femme lui a demandé de choisir. Je sais qu'il était malheureux de ne pas me connaître et ma sœur m'a dit qu'il pensait souvent à moi », raconte Odette. Fin août 2012, elle part en Allemagne pour rencontrer sa famille. « Nous avons été accueillis en grande pompe. J'ai enfin pu me recueillir sur la tombe de mon père. J'ai découvert un homme droit et qui adorait ses enfants. »

« Il était malheureux de ne pas me connaître. »

• Odette Leboucher, enfant de la guerre.

Grâce à des renseignements, Odette a été aux archives militaires allemandes (Dienststelle-West). Le 10 novembre 2011, elle reçoit une réponse de Berlin qui lui apprend que son père est décédé en février 1981. Marié et père de quatre enfants avant de partir à la guerre, Otto Bollacker a été fait prisonnier par les Américains, en 1945 à Munich. Interné en France, il est resté chez lui en 1964. « J'ai appris que

ENFANTS DE LA GUERRE

des soldats allemands

INTERVIEW > Michel Blanc, président de Cœurs sans frontières

« Être un enfant de la guerre est encore tabou dans certaines régions de France »

• **L'Écho, le Régional.** Comment est née votre association ?

– Michel Blanc, président de Cœurs sans frontières. Notre association a été créée en 2006 après les premières rencontres organisées en Allemagne par Jean-Paul Picaper, un journaliste du Figaro. Il a écrit le livre Les enfants maudits qui parle des enfants de la guerre. Ces enfants nés d'un père allemand sous l'Occupation ont vécu des moments difficiles et des souffrances énormes. Nous étions très isolés. Après ces rencontres, nous nous sommes décidés à créer l'association Cœurs sans frontières. Aujourd'hui, nous avons près de 300 adhérents.

• **Quel est le but de Cœurs sans frontières ?**

– Nous aidons les gens qui cherchent des informations sur leur père allemand ou autrichien. Nous avons aussi des demandes venant de personnes allemandes nées d'un père français prisonnier de guerre. Notre association compte plusieurs membres qui nous représentent à Berlin.

• **Combien y a-t-il d'enfants de la guerre en France ?**

– D'après les travaux de l'historien et directeur de recherche au Cvis Fabrice Vingili, 200 000 personnes seraient nées d'un soldat allemand. En Europe, leur nombre est estimé à 500 000. Beaucoup d'entre eux ne se manifestent pas. Pourtant, en France, il est très facile

de faire des recherches.

• **Être l'enfant d'un soldat allemand est-il toujours aussi mal perçu de nos jours ?**

– C'est encore un tabou dans certaines régions de France. Notamment dans le Nord et l'Est. L'Occupation y fut plus dure et il y a eu le cas compliqué de l'Alsace-Lorraine avec les « Malgré-nous ». Dans d'autres régions, on en parle plus facilement.

• **Comment doit-on procéder si l'on a un doute sur ses origines ?**

– On peut faire des recherches seul mais on rencontrera plus d'obstacles. Le plus simple est de nous contacter. Cela peut prendre du temps mais nos bénévoles ont une expérience qu'ils



mettent à disposition de ceux qui cherchent des informations sur leur père. Par exemple, j'ai mis six ans pour retrouver le mien. Nous favorisons les contacts et nous traduisons les documents. Il y a un gros travail entrepris avec les archives militaires allemandes (Wart).

• **Les Allemands font-ils le nécessaire pour aider les personnes concernées ?**

– Il n'y a aucun souci avec eux. Il faut d'abord apporter quelques éléments comme le nom, la ville d'origine et le lieu d'affectation du soldat allemand. Ensuite, le WsW trouve la fiche du militaire avec tout son pedigree. Parfois, ils vont même plus loin que le travail qu'en leur demande. Ils sont très coopératifs avec Marie-Cécile Zipperling, notre correspondante en Allemagne. Elle est notre point fort là-bas.

• **Une fois l'identité du soldat connue, que se passe-t-il ?**

– Le WsW contacte la personne pour lui donner toutes les informations qu'il a trouvées. C'est à partir de ce moment-là que l'on peut

entrer en contact avec la famille en Allemagne. En général, l'histoire se termine très bien entre les familles. Il y a beaucoup de gens qui acceptent de rencontrer leur frère ou leur sœur française mais cela doit être fait correctement et avec tact.

• **Le 22 janvier nous avons célébré les 80 ans du traité de l'Élysée. Que représente cette date pour vous ?**

– Cet anniversaire symbolique consolide fortement l'amitié franco-allemande ce qui est très important pour nous, enfants de la guerre. Ce sera bénéfique pour toutes nos recherches en cours et à venir.

Propos recueillis par R. Da

Site internet : www.coeurs-sansfrontieres.com